



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Disons tout d'abord les chapeaux délicieux que le soleil a transportés des salons de M^{me} Dasse¹ dans les plus élégantes promenades de Paris. Disons les petites capotes à coulisse en gaze lisse, rose, recouvertes d'autant de petites blondes posées légèrement sur chacune de ces coulisses, et de touffes de boutons de roses dans l'intérieur de la passe; ses capotes en paille de riz toutes simples dans leur élégance. Une branche de chèvre-feuille sur le côté, retenue par un ruban blanc tourné, venait former les brides. Dans l'intérieur de la passe des nœuds en gaze bleue et blanche mélangés; des capotes en tulle bouillonné blanc à coulisses roses et ornées de deux branches de li-

serons roses et blancs, retombant de chaque côté. Des capotes en taffetas glacé, rose ou bleu ou paille, ornées de chicorées en étoffes pareilles découpées si légèrement qu'on dirait un cordon de fleurs. — Des capotes en paille d'Italie, avec fond de taffetas et ruban de la même nuance que le fond, formant une demi-couronne de coques séparant le fond de la passe. Ce même genre en paille de riz, avec fond de rubans écossais roses et blancs froncés ensemble. — Des chapeaux formes rondes en paille pour la campagne; un ruban autour de la passe vient se nouer à bouts flottants sur le côté; sous la passe deux touffes de bluets ou de violettes des bois à la naissance des brides. — De charmants chapeaux en crin blanc, avec bouillonnés de tulle sous la passe, et une seule rose blanche entourée de boutons roses sur la passe.

¹ Rue Richelieu, 38.

— Les *pardessus*, mot qui signifie toutes choses remplaçant le châle, se montrent chaque jour plus ou moins longs, plus ou moins garnis de dentelles, de franges, et surtout de garnitures pareilles festonnées ou découpées. — A ceux-ci vous voyez une grande garniture formant haut volant, calculée pour descendre jusqu'à la hauteur des genoux, ou cinq ou six petites superposées comme des garnitures. — Les *pointes* formant châles, fonds de taffetas garnis de hautes dentelles ou volants pareils sur deux rangs, sont très-adoptés. La simplicité de cette forme plait aux femmes distinguées.

— Les coiffures à la *Marie Stuart*, si heureusement exécutées par M^{me} Penet¹, ont grands succès à Londres. — Le charme que l'habile artiste a su donner à cette petite pointe, qui descend un peu sur le front, en fait une véritable séduction. Soit que cette coiffure se compose de cordons de fleurs, de rubans, de blondes ou de perles, elle est toujours jeune, coquette, ravissante, et ferait à elle seule la réputation de la modiste qui la produit sur tant de formes diverses. Nous en avons vu partir deux qui n'étaient formées que par des petites roses pompons. C'étaient de véritables amours.

— Chagot² a aussi en ce genre des créations charmantes mêlées de perles et de feuillage; — puis des coiffures *sévilliennes*, formées de branches de jais et de roses roses; — des guirlandes *ondines* en herbes marines, entremêlées de légères grappes de graines diamantées et d'ailes de scarabées, qui sont d'un aspect aussi pittoresque que distingué; — des couronnes *Cérès*, toujours à la mode par leur forme, et qui vont si bien avec les toilettes de bal. — Chagot en a composé d'un genre de feuillage gaze et velours mêlés en toutes nuances de verdure, et qui sied admirablement à la physionomie.

— Les garnitures de robes en fleurs d'abricotier, et celles en réséda mêlées de roses pompons, sont les plus délicieux ornements qu'on puisse placer sur une robe de tulle blanc, avec guirlande pareille dans les cheveux.

AVIS.

Le départ de M^{lle} Josselin pour Londres que nous annonçons aujourd'hui ne sera

¹ Rue Neuve St-Augustin, 4. — ² Rue Richelieu, 81.

en rien préjudiciable à sa clientèle de Paris. — M^{lle} Josselin cadette, partageant depuis plusieurs années les soins et le talent de sa sœur, et qui nous reste pendant son absence, donne à toutes les dames la garantie que leurs commandes, quelles qu'elles soient, auront une exécution ni moins prompte, ni moins heureuse. Le concours des deux demoiselles Josselin au succès de leur maison, devenue si célèbre, atteste qu'il ne peut y avoir d'interruption dans leurs travaux, et consolide à tout jamais la confiance qu'on leur doit.

PARIS A LONDRES.

Pour quiconque connaît les nobles sentiments des Anglais, et les goûts si élégants et distingués des Anglaises, les *on dit* sur la réprobation des modes françaises à Londres n'ont été qu'une absurdité humiliante pour ceux qui l'ont inventée, outrageante pour ceux qui en ont été accusés. — La mode est légère, mais non ingrate, et ne peut oublier avec quelle faveur la jeune reine Victoria a toujours encouragé les innovations de notre luxe si heureusement représenté par la beauté et la splendeur des dames de sa cour. — Certes, nulle plus que ces tailles nobles et distinguées, ces figures fraîches et ravissantes, ces chevelures citées et admirées dans toutes les nations, ne pouvait donner du prix et du charme aux créations de nos plus célèbres modistes; nulle ne pouvait prêter plus de séduction au talent des Camille, Dessalles, Palmyre, aux suaves beautés des fleurs de Constantin¹, aux vaporeuses séductions des dentelles de Violard²; nulle ne pouvait donner plus de charmes aux bijoux de Janissel³, aux gants de Mayer⁴, et à ces mouchoirs sur lesquels la *Sublime Porte*⁵ produit en magnifiques broderies toutes les richesses du blason, des armes et des chiffres de l'aristocratie d'Angleterre, et, enfin, là devait être aujourd'hui le triomphe de toutes ces recherches du luxe et du goût que la coquetterie d'outre-mer vient importer en ce moment où l'or, la beauté et les plaisirs semblent s'être réfugiés à Londres.

Mais en tête de tous les représentants des modes de Paris, nous devons annoncer

¹ Rue Neuve St-Augustin, 37. — ² Rue Choiseul, 2 bis. — ³ Rue Richelieu, 112. — ⁴ Rue de la Paix, 26. — ⁵ Rue de la Paix, 7.

l'arrivée de M^{lle} Josselin¹, qui vient prêter quelque temps à Londres la célébrité de son nom, et le succès de son admirable talent. — Cédant à l'appel réitéré de la noble et nombreuse clientèle qu'elle s'est créée à Londres, l'habile artiste vient personnellement donner son concours à la création de toutes les toilettes si brillantes et si variées en ce moment en Angleterre. — Le dépôt des corsets Josselin dans la maison Melnotte² et toutes les facilités qu'elle procure pour les essais, envois, etc., etc., sont bien certainement d'un avantage suffisant dans les temps ordinaires. Aussi est-ce par reconnaissance bien plus que par intérêt que M^{lle} Josselin a voulu que sa présence en ce moment ajoutât une facilité de plus à sa clientèle toujours si bienveillante pour elle, et lui donner ainsi un nouveau témoignage de son zèle et de son dévouement.

L'arrivée de M^{lle} Josselin ne pourra d'ailleurs que consolider la confiance accordée à la maison Melnotte, mandataire si parfait et si délicat de tout ce qui concerne cette précieuse industrie. — Nous ajouterons en cette circonstance que tous les articles français réunis dans cette maison n'ont jamais offert un catalogue plus complet des nouveautés parisiennes : chaussures de tous genres, souliers de bal, bottines de promenade, pantoufles de chez soi avec les ornements piquants, si coquets qui les rendent tant en vogue aujourd'hui ; — les lingerie les plus délicates, les bijoux de fantaisie, précieux accessoires de toutes parures élégantes, les gants, les rubans, les éventails, etc.

Un mot aussi sur les *agrafes châtelaines*, ces charmants petits nègres qui vont venir en aide de toutes les toilettes et de tous les plaisirs de la campagne ; petits serviteurs adroits et dévoués que chaque jolie Anglaise voudra attacher à sa suite, et qui ont pris domicile dans la maison Melnotte. — Du reste, il semble que toutes les améliorations et les perfections doivent s'attacher à ce nom, car on dit que la maison Melnotte attend une collection de fleurs artificielles. — Si cela est, ce sera un succès de plus, car nous savons l'utilité des fleurs dans tous les genres de mode, et le soin tout par-

ticulier que la maison que nous citons apporte au choix des articles de goût et de nouveautés qui lui arrivent de Paris.

Il est aussi une de nos industries françaises en grand succès à Londres, c'est celle des peignes d'écaïlle.

Les coiffures en cheveux ne peuvent prendre que par la beauté du peigne leur cachet de distinction, et la maison Cauvard¹ a bien fait d'établir à Londres les dépôts des créations qui lui ont fait un nom si célèbre à Paris.

Nous ne pouvons parler chevelure sans mentionner ici la *cydonia* de Guerlain², cette exquise composition qui *lisse, assouplit, brillante et parfume* les bandeaux et les boucles avec bien plus de perfection qu'aucune huile ou pommade connue jusqu'ici ; — elle a l'avantage de laisser la nuance intacte, telle blonde et chatoyante qu'elle puisse être, et ceci nous fait comprendre la prédilection que les Anglaises lui accordent.

Dans toutes ces réunions de modes françaises réunies à Londres en ce moment, nous plaçons en grande faveur la maison Ozanne³, parce que nous savons qu'il n'est pas de semaine où on ne lui expédie de Paris étoffes, dentelles, coiffures, fleurs, rubans et modèles de costumes de soirées les plus nouveaux et les plus variés. — Parmi plusieurs costumes de bal, nous citerons les robes en tulle blanc ou rose à double jupe, ornées de bouillonnés en tulle, de la hauteur de 30 centimètres à la première jupe et de 40 centimètres à celle de dessus ; les petites manches et la berthe, également recouvertes de bouillonnés, produisent une toilette d'une légèreté et d'un vaporeux indicibles.

LES TOURTERELLES SAUVAGES.

(SUITE ET FIN.)

Un jour, m'étant levée de bonne heure, j'avais répandu des grains de chenevis sur le parquet ; je suivais des yeux tous les mouvements des colombes ; je me faisais un plaisir de les voir prendre leur nourriture et heurter du bec contre terre. Ce simple aliment les flattait davantage que des mets

¹ Boulev. Bonne-Nouvelle, 10. — ² Rue de la Paix, 11.

— ³ Londres, 2, Brook street, Hanover square.

¹ Rue de la Paix, 18. — ² Londres, 23, Old-Bond street.

rare et dispendieux ne flattent le palais blasé des riches. Tout à coup j'aperçus au loin, sur la mer, une voile rouge qu'illuminait le soleil levant. Mon cœur en fut surpris, ému, bouleversé; car c'est sous une voile pareille que mon doux, mon gracieux Amaury brave l'impitoyable mer. Je m'approchai de la fenêtre, et suivis longtemps des yeux l'embarcation brillante; mais elle prenait le large, elle s'éloignait, s'éloignait toujours, et disparut enfin derrière l'écume de l'horizon. Au milieu de mon attente et de mon inquiétude, j'avais, on le croira sans peine, oublié mes deux pupilles. En me tournant pour rentrer dans la chambre, je mis inconsidérément le pied sur le mâle. Il s'était blotti près de moi, les pattes dans ses plumes, le corps arrondi, les yeux à moitié fermés; il goûtait un voluptueux repos, et ne croyait pas sa fin si prochaine! Il poussa un petit cri plaintif, se traîna vers sa compagne, et tomba sans force avant de l'atteindre. Il n'était point écrasé, mais il étouffait : une veine s'était rompue dans sa poitrine. Je ne saurais exprimer l'affreuse douleur que j'en ressentis; j'aurais enduré bien des maux pour le rendre à la vie. Mais il était inutile d'y penser; je le pris dans ma main et le regardai attentivement; son cœur battait avec une force extrême, ses ailes s'agitaient d'une manière convulsive. Il tournait vers moi des yeux pleins de tristesse et de reproche; il semblait me dire qu'il mourait par ma faute. Son amie, le voyant ainsi souffrir, conçut la même idée; elle se précipita sur moi toute furieuse, et me frappa la tête du bec et des ailes. Pendant ce temps, la victime agonisait; enfin, il ouvrit ses mandibules à plusieurs reprises; ses yeux se fermèrent, il avait cessé de vivre. Un filet de sang coula sur ma main, plus rouge que l'œillet de nos dunes, plus transparent que la vague de nos bords. Je le lavai comme on lave la trace d'un forfait, et je m'assis dans l'ombre, toute inondée de pleurs. La colombe, perchée loin de moi, regardait mes larmes avec surprise; j'ordonnai de mettre à l'écart l'affligeante dépouille.

— Voilà, me dis-je, un malheur qui en produira d'autres; mon âme lutte déjà contre une angoisse secrète : cette mort est un présage pour moi.

Et j'attachai mes regards sur l'océan sans bornes, sur les goémons du rivage, sur les pentes inhabitées des falaises, avec un sentiment d'incroyable tristesse.

Ce soir-là, ma colombe refusa de prendre sa pâture; elle était muette, sauvage et désespérée. Elle semblait me garder une profonde rancune. Je voulus en vain la faire manger sur mes lèvres; elle fuyait mon approche et mes caresses. Elle mesurait souvent des yeux toute la chambre, mais sans y trouver celui qu'elle regrettait. Dans ce lieu même, ils avaient folâtré tant de fois! Elle paraissait lasse de sa tendresse; elle feignait d'éviter sa poursuite, et courait, voltigeait des heures entières. Mais combien elle était heureuse de se laisser vaincre, de se laisser punir! La colère défaillante de son ami augmentait la volupté des scènes tranquilles. Hélas! ces jeux ne pouvaient plus renaitre; le chagrin demeurait son seul compagnon.

Le lendemain, quand j'ouvris la croisée selon mon habitude, elle me regarda faire attentivement. Je crus qu'elle admirait la beauté du ciel; mais, comme je rentrais dans la chambre, elle prit tout à coup son vol et s'alla percher sur une construction voisine. Je regrettai mon imprudence, sans néanmoins pouvoir me blâmer. J'avais depuis longtemps ouvert tous les jours cette fenêtre, et ni l'un ni l'autre n'avait jamais essayé de s'enfuir. Pourtant, lorsque je la vis dehors, mon affliction redoubla : le malheur de la veille tourmenta presque ma conscience.

— Que va-t-elle devenir? me disais-je; nourrie par moi jusqu'à cette heure, elle n'a point l'habitude de chercher ses aliments; elle ignore peut-être quelles graines elle doit préférer, quel asile elle doit choisir. Nos campagnes en butte aux vents de mer ne lui offrent d'ailleurs aucun-abri; le sinistre kirk dessèche et fait mourir le pin lui-même. Un oiseau de proie va sans doute fondre sur elle; sa destinée sera plus triste encore, bien plus triste que celle de son frère.

Je résolus donc de mettre tout en œuvre afin de la sauver; je pris du pain et du mil, puis je descendis dans la cour. Je les posai sur un large galet, espérant que le besoin l'y ferait venir, et que je pourrais m'en rendre maîtresse. Elle eut effectivement l'air d'être tentée, mais elle demeura sur la



25. Mai 1848.

2353.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeaux des M^{lles} Dufre. Robes par Camille. Mantelet en mousseline brodée des M^{lles} Pagan. Mantelet en tulle blanc d'Alexandrine. Fleurs de Constantin. Umbrelle Verdier. Chauspère de Cœur. Gants Mayer. Pajama et Frange de Ferre-Delisle. Pajama Guerlain.

Revue S. & J. Fuller, & Co. Lithographie Pl. London.

Ayuntamiento de Madrid



grange, le cou rentré dans ses plumes. Bien loin de voler vers la nourriture, elle sembla ne pas remarquer ma présence; elle était sombre, immobile et muette. J'allai chercher le petit pâtre qui soigne nos bestiaux, et je lui dis de monter sur le chaume. Vain effort! Elle déjoua mes intentions en abandonnant la grange pour l'étable; elle y reprit son attitude morne et désolée. Je crus ne pouvoir mieux faire que de me retirer dans ma chambre; là, sans cesse aux aguets, j'épiaï tous ses mouvements.

Elle jouit peu de ce repos, qui semblait être maintenant l'unique but de ses desirs. Un colombier dominait l'étable, et les pigeons piaffaient avec orgueil sur le toit de cette dernière : on eût dit de riches bourgeois visitant leurs domaines. L'œil bordé de rouge, la tête en arrière, ils exprimaient le contentement de soi-même et l'indifférence pour les autres. Comme ils se rengorgeaient, comme ils s'étalaient au soleil! L'eau, la terre et le firmament paraissaient créés à leur intention. Ils aperçurent bientôt la colombe souffrante logée au sommet de leur chaume; cette violation des droits territoriaux excita leur fureur : cinq ou six d'entre eux s'avancèrent courageusement pour l'expulser. Fortement constitués et se prêtant une aide mutuelle, ils mirent sans peine leur dessein à exécution. La malheureuse, ne le devinant pas, les attendait tranquillement; ils la frappèrent tous ensemble, lui arrachèrent mainte plume et la contraignirent de s'éloigner. Elle revint sur la grange sans avoir poussé le moindre cri. Les pigeons triomphants célébrèrent leur victoire.

Mais les faibles ne doivent attendre nulle justice, nul repos sur la terre; la colombe fut poursuivie jusque dans cet espace neutre. Les plus vaniteux de ses ennemis l'y troublaient par instants; ils la chassaient d'un pignon à l'autre. Elle fuyait devant leurs coups, puis restait immobile comme précédemment. C'est ainsi qu'elle passa la journée. Le soir, la nature sembla triompher de ses répugnances : elle descendit dans la cour chercher quelques aliments; les pigeons ayant dévoré tout ce que portait la pierre, elle fut réduite à manger des grains d'avoine. Aussitôt après, elle se percha de nouveau sur la grange, attendant la

nuît funèbre. La nuit arriva sous son dais étoilé; aucun nuage n'en tachait le sombre azur; l'air était limpide comme au premier jour du printemps; mais une bise glaciale soufflait de la mer, et, hurlant dans les cheminées, agitait la cendre des âtres. Le corps obscur de la tourelle se détachait sur le fond brillant des cieux; le vent soulevait ses plumes : elle ne goûta sans doute aucun repos de toute la nuit.

Le lendemain, lorsque je m'éveillai, je l'aperçus au bord de la fenêtre. Probablement qu'une douce émotion l'avait attirée vers le lieu de ses premières amours. J'en ressentis un vif plaisir et je me levai pour la prendre; mais la sauvage s'enfuit encore; je demeurai stupéfaite, les bras étendus de son côté. Les scènes de la veille se renouvelèrent; pendant trois jours elle fut maltraitée par la bande inexorable. Un des pigeons la blessa même à la cuisse et elle en resta boiteuse. Elle était d'ailleurs tombée dans une langueur, dans une faiblesse dignes de compassion. Je la voyais se traîner avec effort d'une place à l'autre; c'était à peine si elle pouvait voler encore. Deux ou trois fois, elle s'éloigna de notre demeure; je la croyais perdue, mais elle reparaissait bientôt.

Jusque-là, les nuits avaient été sereines; à la fin du quatrième jour, d'épaisses nuées voilèrent le ciel; leurs flancs obscurs recélaient une tempête. Les intervalles des couches inférieures laissaient apercevoir des couches ténébreuses; derrière celles-ci flottaient de nouvelles masses errantes. L'atmosphère était d'une pesanteur inouïe; elle regorgeait évidemment d'électricité, car des flammes bleuâtres volaient le long du paratonnerre qui surmonte la douane. Aucune haleine, du reste, ne se faisait sentir et les vagues se brisaient lourdement contre la grève. On n'entendait que leur râle monotone ou le sifflement du courlis annonçant l'orage. Sur ces entrefaites la nuit arriva : ce fut comme le signal de la lutte. Les vents se déchainèrent contre les flots, les lames impatientes bondirent sous leur attaque, la pluie tomba par torrents. Jamais je n'ai vu d'aussi formidables éclairs! Les uns, partant d'un point du ciel, traversaient tout le firmament et ne mouraient que derrière les hauteurs lointaines; d'autres glissaient

comme des couleuvres autour de l'horizon. Un effet bizarre succédait à un effet plus bizarre encore; des gerbes de tonnerre semblaient sortir de l'onde et s'épanouissaient au zénith. Des losanges de feu, des rinceaux, des zigzags, mille formes singulières se dessinaient dans les nuages. La foudre tombait de minute en minute; le dernier jour du monde paraissait être venu. Mais quelques périls que je courusse moi-même, je ne pensais qu'à l'oiseau sacrifié. Pauvre tourterelle! malgré la force de la tempête, elle n'avait point quitté sa place ordinaire; elle chancelait parfois sous la bise et sentait l'eau du ciel inonder ses plumes. Elle supporta longtemps ainsi la rage des éléments : ses souffrances antérieures semblaient l'avoir préparée au martyre. La douleur triompha néanmoins de sa résignation : elle abandonna la grange pour chercher une meilleure retraite. Mais quel asile découvrir au milieu d'un bouleversement pareil? On avait fermé le colombier, selon l'usage; elle s'alla poser inutilement près de la porte. Alors, dans son désespoir, elle eut recours à un moyen extrême : elle se dirigea vers la fenêtre de ma chambre. Je l'ouvris joyeusement pour la recevoir, me promettant de lui rendre la vie par mes soins. Mais, lorsqu'à la lueur du flambeau, elle distingua la place où avait coulé le sang de son frère chéri, elle éprouva une horreur soudaine qui changea sa résolution. « Plutôt mourir, semblait-elle penser, oh! oui, plutôt mourir que de me réfugier dans cette maison meurtrière! Soufflez, soufflez, vents destructeurs, nuages immenses, épanchez sur moi vos trésors; foudres du ciel, grondez autour de ma tête; je préfère votre courroux à l'angoisse de revoir des lieux souillés pour toujours. » Elle balançait encore et voltigeait dans l'incertitude, lorsqu'un effroyable coup de vent ébranla les maisons. La tourterelle essaya d'échapper à sa violence, mais elle n'était point la plus forte; l'orage l'entraîna loin de moi. Je la suivis longtemps du regard à la lueur des éclairs, puis elle disparut dans la nuit profonde.

Je ne vous décrirai pas le chagrin que me causa ce malheur; il dut être affreux, car, mon père ayant heurté à ma porte en me disant de descendre pour réciter avec la fa-

mille la prière contre la tempête, je n'eus pas honte de mentir; je lui répondis que, m'étant trouvée malade, j'avais cru ne pouvoir mieux faire que de me coucher. Il n'insista pas, et me laissa tout entière à ma douleur. Bientôt des accents religieux frappèrent mon oreille; d'abord une voix émue implorait seule la clémence divine; puis d'autres voix récitaient en chœur l'humble prière adressée au maître des nations. Il y avait quelque chose de sinistre et de doux à la fois dans ces paroles naïves que dominait le bruit des vents : l'intelligence de l'homme et celle de Dieu communiquaient à travers l'orage; l'habitant des falaises, menacé par un monde hostile, rappelait au souverain maître qu'il était sa création la plus belle et le plus digne objet de sa sollicitude.

Mais ni le fracas des vagues, ni le pieux murmure qui conjurait les éléments, ne pouvaient chasser de mon esprit l'idée de mes victimes. Je considérais toujours leur mort comme un funeste augure :

— Toi qui as séparé l'amante de son bien-aimé, me disais-je, aurais-tu le droit de te plaindre si les flots dévoraient ton Amaury? Ah! tu payeras chèrement ton crime involontaire! L'océan ne te rendra jamais ton fiancé; un triste souvenir, une désolation profonde, c'est tout ce qui t'en restera.

Et depuis lors, j'essaye en vain de bannir ces pensées; la nuit, le jour, dans la solitude et parmi la foule, un implacable génie me les rappelle sans cesse; j'entends au fond de mon cœur une lamentation opiniâtre, et comme une sorte de chant funéraire.

ALFRED MICHELIS.

Chronique.

On a beau dire et beau faire, la vie politique absorbe Paris au point qu'il est des solennités qui autrefois faisaient pendant quelques jours le sujet de toutes les conversations, et qui aujourd'hui passent complètement inaperçues. Ainsi avons-nous eu, la semaine passée, une séance publique de l'Académie et une course à Versailles, — et c'est à peine si un simple *entre filets* des immenses journaux, qui inondent la ville chaque matin, nous a dit deux mots de ces solennités qui eussent réuni autrefois tout le monde littéraire et fashionable de Paris.

Commençons par l'Académie. L'appareil de la séance était toujours le même. — C'était cette même salle ronde, si lourde, si maussade, de si mauvais goût et si tristement éclairée par des espèces de soupiraux pratiqués dans la voûte. Les huissiers en habit noir, l'épée au côté et la chaîne d'or au cou. — Quant aux tribunes, elles étaient moins garnies que de coutume à de semblables solennités. On ne pourrait pas reproduire cette phrase, pour ainsi dire, stéréotypée dans les comptes-rendus des séances de réception à l'Académie : *Les plus jolies et les plus élégantes femmes de Paris s'étaient donné rendez-vous*, etc... Ces messieurs de l'Académie n'avaient pas non plus jugé opportun de se mettre en frais, et sauf quatre ou cinq membres qui avaient revêtu l'habit à palmes vertes, la plupart étaient venus dans un négligé tout à fait du matin, en large paletot, guêtres et cravate de couleur.

Il s'agissait — je m'aperçois que je ne l'ai pas encore dit — de la réception de M. Ampère.

L'assemblée des académiciens était loin, du reste, d'être au complet. Le plus grand nombre des véritables notabilités littéraires brillait par son absence.

Le discours de M. Ampère est le type de ce qu'on peut appeler le *discours académique*. Il paye d'abord un juste tribut d'éloges à la mémoire de son prédécesseur, — puis il arrive à parler modestement des titres qui lui ont valu l'honneur d'être admis dans l'illustre compagnie : ses voyages et ses travaux infatigables sur l'étude des littératures des différents peuples comparées, — son amour pour l'étude, amour ardent, sincère, passionné, qui l'a toujours seul préoccupé, tandis qu'assez d'autres couraient après la gloire et la renommée... Passant à l'analyse des ouvrages de M. Guiraud, M. Ampère fait tout de suite bon marché des travaux de théologie de son prédécesseur, trouvant qu'une telle appréciation appartient plutôt à un concile qu'à une académie littéraire.

Quant à la partie poétique des œuvres de M. Guiraud, il a surtout évoqué le souvenir de l'immense succès des *Petits Savoyards*. Il a voulu prouver, en rappelant ces vers si simples et si naïfs, que bien souvent ce n'est pas l'œuvre la plus importante de l'écrivain qui lui vaut sa popularité la plus grande et ses succès les plus éclatants ; — et à l'appui de cette opinion, il a cité cet exemple que le nom de Bernardin de Saint-Pierre reste bien plus réellement associé au simple conte de *Paul et Virginie* qu'à ses remarquables *Études de la nature*. Enfin, M. Ampère n'a pas eu moins d'éloges pour les œuvres dramatiques de M. Guiraud, et il

nous a fait longuement l'analyse de la tragédie des *Macchabées*, qui fut représentée au théâtre français en 1822. Le récipiendaire a entrepris dans sa péroraison de nous tracer un tableau resplendissant de notre époque au point de vue des lettres, des sciences et des arts. Cette dernière partie de son discours n'était, à vrai dire, qu'une série de compliments très-ingénieusement formulés du reste, à l'adresse de différentes classes de l'Institut. — Beaucoup même allaient droit à leur adresse ; aussi les applaudissements n'ont-ils pas manqué à l'orateur.

Somme toute, ce discours sagement pensé, sagement émis et sagement dit, a été sagement écouté. La vie littéraire de M. Guiraud n'offrait pas un champ bien vaste, ni bien piquant à l'orateur ; il s'en est tiré avec habileté, avec bonheur, avec talent, avec toutes ces qualités, en un mot, qui font de M. Ampère un des écrivains sinon des plus brillants, du moins un des plus érudits et des plus consciencieux.

M. Mérimée, qui était assis au fauteuil de directeur, entre MM. Villemain et Patin, a répondu fort brièvement à M. Ampère ; il n'a fait, pour ainsi dire, qu'énumérer les travaux du nouvel académicien : ses voyages dans la Norvège et la Suède ; — ses études d'historien et d'antiquaire, et ses inspirations de poète à Rome et en Sicile ; — ses travaux sur la Grèce, sur la Turquie, sur l'Asie mineure, sur l'Égypte et jusque sur la mythologie indienne et le théâtre chinois.... Il a terminé en réclamant sa collaboration aux grands travaux de l'Académie sur l'histoire de la langue française.

Les courses de Versailles se sont passées à peu près comme toujours. Tous les sportsmen présents à Paris se trouvaient au rendez-vous. — Le prix de 2,000 fr. du ministère du commerce a été gagné par *Lioubliou*, appartenant à M. Marc de Beauvau. — La poule d'essai de 3,000 fr., par *Gambetti* à M. Lupin. — Le prix de 2,000 fr. de l'administration des haras, par *Pied-de-Chêne* à M. d'Hédouville. — Le prix de 1,200 fr. de la société des courses de Versailles, par *Supréma* à M. Fasquel. — Le prix de Diane de 3,000, par *Sérénade* à M. Marc de Beauvau.

Tous les plaisirs de la saison ont été assez brillamment inaugurés pour espérer qu'ils seront plus heureux que la plupart des théâtres pendant les derniers jours de l'hiver qui vient de finir. On peut en effet négliger le théâtre pour le charme de la vie intime, voire même pour les violentes péripéties du club et de la vie politique ; mais, le moyen de résister à la séduction des grands arbres, au doux ombrage, aux gazons tout émaillés de fleurs ? aux mélodies

qui retentissent sous les voûtes de verdure, et se perdent en écho avec la brise du soir à travers la feuillée?...

C'est pourquoi la foule a reparu au Château des Fleurs et aux soirées du Jardin d'Hiver. — C'est pourquoi encore les jolies habituées du Ranelagh, de Mabilly et du Château-Rouge ont repris possession de ces oasis, d'où la gaité et le plaisir ne s'exilent jamais.

Les bosquets du Château-Rouge n'ont jamais été si beaux et si frais, et c'est une véritable féerie que ces allées illuminées par des cordons de feux de couleurs, et ces grands arbres auxquels sont suspendues ces énormes lanternes qu'on prendrait pour les fruits fantastiques du jardin des Hespérides. L'orchestre d'harmonie répond aux quadrilles et aux polkas de la tente mauresque, et chaque soir le feu d'artifice est une nouvelle merveille d'originalité et de pyrotechnie.

Nous laissons à nos confrères du grand format la description de la fête du 21 mai. — Cette fête de proportion cyclopéenne qui avait réuni toute une armée et ne comptait pas moins d'une population d'un million pour spectateurs. W. B.

THÉÂTRES.

OPÉRA. — Nous avons eu deux débuts très-importants la semaine dernière. — M. Gucymard, élève du Conservatoire, qui a abordé pour son premier rôle ni plus ni moins que *Robert*! La tentative était, vous le voyez, assez audacieuse! Le jeune chanteur a une voix d'une rare puissance, d'un éclat, d'une sonorité admirables. Mais malheureusement il n'a guère que cela. Son inexpérience du théâtre se trahit à chaque scène, à chaque geste. Quant à sa méthode, elle trahit bien plus encore ce défaut de savoir. — M. Gucymard a la plupart des qualités qui font les bons chanteurs; mais il lui fallait de bien plus longues études avant d'aspirer aux premiers rôles du grand répertoire.

L'autre début n'était, à vrai dire, qu'une rentrée. M^{lle} Jullienne reparaisait dans le rôle d'Alice. — Personne n'a oublié cette jeune cantatrice, qui a chanté avec tant de

succès les rôles de Valentine, des *Huguenots*, et de Rachel, de *la Juive*, et qui n'eût jamais dû quitter l'Opéra. Mais, de ce temps-là, ce n'était pas une raison que d'avoir du talent, de la jeunesse, de l'inspiration, pour se faire sa place sur notre première scène lyrique. Peut-être même était-ce tout le contraire...

Toujours est-il que la voilà revenue avec sa voix plus étendue, plus puissante que jamais, — sa belle et large manière de dire, — et ce sentiment exquis, indéfinissable, sans lequel il n'y a pas de grande cantatrice. Aussi le public a-t-il salué avec un véritable enthousiasme la rentrée de M^{lle} Jullienne. — C'est dans *la Favorite* que nous attendons M^{lle} Jullienne. Ce soir-là, nous prédisons à coup sûr, l'Opéra retrouvera une de ces soirées qui font époque dans les fastes d'un théâtre.

OPÉRA-COMIQUE. — Réouverture.

Les portes fermées de l'Opéra-Comique viennent de se rouvrir. Roger, qui n'a plus que quelques jours à rester parmi nous avant d'aller à Londres, peut revendiquer la plus belle part de cette solennité et de l'empressement que le public a témoigné pour la réouverture de ce théâtre. C'était par *Haydée* que la nouvelle administration inaugurait son avènement. On ne pouvait mieux choisir. De leur côté, les artistes ont rivalisé de zèle et de talent, et la partition de M. Auber a été accueillie avec l'enthousiasme des premières représentations.

Roger a chanté son rôle de Lorédan avec une verve, une grâce parfaites. Jamais il n'a été mieux inspiré et comme chanteur et comme comédien.

Le second rôle dans lequel a reparu Roger a été Olivier, des *Mousquetaires de la Reine*. Le succès n'a pas été moindre, et si nous n'insistons pas plus sur ces deux brillantes soirées de la réouverture de l'Opéra-Comique, c'est que pour Roger on a déjà usé toute la litanie des formules admiratives.

A son retour de Londres, Roger appartiendra à l'Opéra. Le public sera à son poste, toujours prêt à applaudir son artiste de prédilection. — Avis aux compositeurs et à l'administration!

A ce Numéro est jointe la planche 2353.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 30; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.